

La sociologie sans réductionnisme

par Philippe Coulangeon

La polémique qui accompagne la publication de l'ouvrage de Gérald Bronner et d'Étienne Géhin, *Le danger sociologique*, risque de discréditer intégralement un propos qui n'est pourtant pas dénué d'intérêt, notamment pour l'épistémologie des sciences sociales et leur articulation avec les sciences cognitives.

Recensé : Gérald Bronner et Étienne Géhin, *Le danger sociologique*, Paris, PUF, 2017, 252 p., 17 €.

Fort d'une abondante couverture médiatique, assez rare à ce niveau pour un ouvrage de sciences sociales¹, le dernier livre de Gérald Bronner et d'Étienne Géhin alimente en cet automne de vives controverses dont les auteurs ne sauraient s'étonner. Le livre, où il est question tour à tour d'une science « en danger » et d'une « science dangereuse », a

¹ Le livre a fait l'objet, dès avant sa sortie, d'un entretien croisé entre Gérald Bronner et Cyril Lemieux dans *L'Obs* (<http://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20170929.OBS5360/la-sociologie-est-elle-depassee-le-debat-gerald-bronner-cyril-lemieux.html>). *Le point*, où Gérald Bronner tient par ailleurs une chronique régulière, en a publié les bonnes feuilles à la veille de sa parution, agrémentées du commentaire bienveillant de Philippe Meyer (http://www.lepoint.fr/editos-du-point/sebastien-le-fol/sociologie-pour-en-finir-avec-les-ideologues-29-09-2017-2160715_1913.php) et des réactions plutôt critiques d'Alain Touraine et d'Edgar Morin, légèrement attaqué dans le livre. *Les Inrockuptibles* (<http://www.lesinrocks.com/2017/10/05/idees/la-guerre-des-sociologues-aura-t-elle-lieu-11994027/>) et *Le Monde* (http://abonnes.lemonde.fr/livres/article/2017/10/04/haro-sur-la-sociologie_5196111_3260.html) ont chroniqué l'ouvrage dès sa sortie, Gérald Bronner a été longuement interviewé dans *Le Figaro* (<http://www.lefigaro.fr/vox/societe/2017/10/06/31003-20171006ARTFIG00235-gerald-bronner-les-sociologues-doivent-etre-des-scientifiques-pas-des-militants.php>), Laurent Joffrin la consacré un éditorial au livre dans *Libération* (http://www.liberation.fr/debats/2017/10/17/la-guerre-des-sociologues_1603769) deux semaines plus tard. France Culture a reçu l'un des deux auteurs à deux reprises en une dizaine de jours (<https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-des-matins/expliquer-la-sociologie-est-ce-lexcuser> et <https://www.franceculture.fr/emissions/du-grain-a-moudre/la-sociologie-nous-rend-elle-irresponsables>) et évoqué l'ouvrage dans plusieurs de ses programmes au cours du mois d'octobre 2017 (<https://www.franceculture.fr/emissions/avis-critique/gerald-bronner-a-quoi-sert-la-sociologie>).

manifestement en partie été écrit pour cela. À cet égard, l'ouvrage, vanté par le bandeau de son éditeur comme « le livre-événement » de cette rentrée, rend sans doute un service ambigu à la cause qu'il prétend défendre. Bon nombre des arguments qui y sont exposés sont rendus peu audibles par les réactions passionnées que suscitent son titre assez racoleur et son marketing légèrement arrogant. Ces arguments méritent pourtant d'être entendus et discutés pour ce qu'ils sont.

Pour une sociologie analytique

Quel est donc ce danger auquel se réfère le titre de l'ouvrage ? G. Bronner et É. Géhin s'en prennent tout d'abord à la prégnance chez leurs collègues français du paradigme holistique hérité de Durkheim (« considérer les faits sociaux comme des choses » et « expliquer le social par le social ») et fortement associé, selon eux, à la sociologie de Pierre Bourdieu et à ses divers avatars contemporains. Ce paradigme soutient à leurs yeux un type de raisonnement sociologique affecté par un « biais d'agentivité » consistant à prêter à des entités collectives (l'État, la classe, le pouvoir, la société, etc.) une intentionnalité dont celles-ci ne peuvent pourtant intrinsèquement pas être dotées, et un rôle causal qui ne peut être le leur. S'ensuit selon eux une forme de déterminisme sociologique qui conduit à considérer les individus comme agents d'un destin piloté par des structures sociales qui échappent à leur contrôle. À ce paradigme, Bronner et Géhin opposent celui d'une sociologie « analytique » qui, dans la lignée de l'individualisme méthodologique de Raymond Boudon et de la sociologie compréhensive de Max Weber, place l'intentionnalité de l'acteur et la compréhension des raisons qu'il se donne d'agir au point de départ de l'analyse des faits sociaux, conçus comme effets émergents essentiellement instables, contingents et imprédictibles des interactions entre les individus.

Il est parfaitement légitime que les auteurs défendent les vertus de cette épistémologie alternative. On observera du reste qu'hors du contexte français, le paradigme actionnaliste sous-jacent à cette sociologie analytique n'est pas nécessairement irréductiblement opposé aux approches structurales. Divers auteurs contemporains s'emploient de longue date à dresser des ponts entre les niveaux micro et macro de l'analyse sociologique, comme on peut le voir par exemple en Amérique du Nord dans les travaux de Douglas Massey².

L'argumentaire de G. Bronner et d'É. Géhin soulève pourtant, sur ce point, quelques difficultés. S'il est toujours possible d'identifier, dans le discours sociologique contemporain, comme dans la prose des pères fondateurs, le type de dérive déterministe et intentionnaliste auquel ils entendent s'attaquer, le tableau qu'ils dressent de la pratique ordinaire de la

² Voir Douglas S. Massey, *Categorically Unequal. The American Stratification System*, New York, Russel Sage Foundation, 2007. Voir aussi Mirna Safi, « Une Amérique malade des inégalités ? », *La Vie des idées*, 27 octobre 2008 (<http://www.laviedesidees.fr/Une-Amerique-malade-des-inegalites.html>).

sociologie paraît tout de même assez largement exagéré. En sorte que l'ouvrage verse parfois dans ce travers rhétorique classique qui consiste à grossir le trait d'un argument qu'on se donne par suite aisément les moyens de disqualifier. Même lorsqu'ils ne s'inscrivent pas dans le cadre individualiste ou analytique défendu dans ce livre, les sociologues qui mobilisent le rôle des normes, des structures, des classes, des acteurs collectifs et autres entités conceptuelles, le font rarement dans le cadre ultra-déterministe (ou hyper-culturaliste) décrié par les auteurs, qui mettent au passage dans le même sac des traditions théoriques qui n'ont pas grand-chose en commun, telles que l'anthropologie culturaliste et la sociologie « critique » d'inspiration bourdieusienne. Le raisonnement sociologique contemporain est à l'évidence le plus souvent de type probabiliste, et si une certaine vigilance doit s'exercer quant aux formes d'extrapolations incontrôlées dont celui-ci s'autorise parfois, rien ne sert de le caricaturer. Au risque d'opposer aux outrances de la pensée déterministe le truisme de la contingence irréductible des comportements individuels et des faits sociaux auquel les auteurs n'échappent pas toujours, comme dans le passage suivant, au sujet du penchant déterministe prêté à certains courants de la sociologie de la délinquance :

Puisqu'il est question de criminalité, qu'il nous soit permis de rappeler ici qu'en France, dans les « quartiers sensibles » considérés comme criminogènes par une partie de la communauté sociologique qui aime à dire que les actes délictueux sont les effets de causes sociales, la criminalité pose évidemment un problème, mais le fait est qu'elle ne concerne qu'une minorité d'individus. Ainsi, à Saint-Denis, la ville la plus criminogène de France, on enregistrait en 2015 environ 166 délits pour 1000 habitants. Si l'on compare à une autre ville peu réputée pour sa délinquance comme Annecy (toutes les deux appartiennent aux villes de 50 000 à 100 000 habitants), on constate, pour la même période, 79 délits pour 1000 habitants. La différence reste notable, mais si l'on suppose que chaque délit a été commis par une personne différente (hypothèse maximaliste), on constate qu'à Annecy, 92 % des individus résistent à la tentation de commettre un acte délictueux, tandis qu'ils sont 83 % à Saint-Denis. Comment expliquer par des modèles déterministes qu'entre les taux de criminalités de deux villes, dont l'une est deux fois plus criminogène que l'autre, la différence, quoique réelle, ne soit cependant « que » ce qu'elle est ? (p. 172-173)

La traque du récit déterministe, auxquels peu de sociologues spécialistes de ces questions prêtent en réalité un tel crédit, conduit à traiter comme secondaire la très grande significativité de la différence des taux de criminalité des deux villes, qui retient logiquement l'attention du sociologue, et à insister sur le constat, trivial, que, dans les deux villes, les comportements délictueux sont largement minoritaires, ce qui les définit comme statistiquement déviants. À ce compte, on serait fondé à incriminer le penchant « déterministe » de l'oncologie moderne : si les fumeurs meurent plus souvent que les non-fumeurs de cancer du poumon, la majorité d'entre eux meurent d'autres causes, comme les non-fumeurs, ce qui n'affaiblit pourtant pas le consensus scientifique sur l'effet cancérigène du tabac.

La promesse des neurosciences

Le deuxième danger que pointent G. Bronner et É. Géhin concerne le risque de marginalisation qu'encourrait la sociologie à force d'ignorer l'apport de disciplines extérieures au domaine des sciences sociales, et en particulier celui des sciences cognitives et des neurosciences. C'est sans aucun doute l'aspect le plus riche de l'ouvrage. Le plus mesuré aussi. G. Bronner et É. Géhin disposent sur ces questions d'une expertise qui les met à l'abri de certaines des illusions scientistes auxquelles les spécialistes de sciences humaines et sociales s'abandonnent parfois au contact des sciences « dures ». La critique qu'ils adressent au réductionnisme neuronal des cognitivistes orthodoxes est ici sans équivoque (p. 178-179), et l'hybridation de la sociologie et des sciences cognitives qu'ils appellent de leurs vœux entend ne pas séparer l'analyse des processus d'arbitrage et de rétro-jugements qui ont leur siège dans le cerveau humain de celle des variables sociales de l'action.

Du reste, bien que les sciences du cerveau soient principalement convoquées ici à l'appui du paradigme actionnaliste, une grande partie des arguments exposés décrivent une perspective scientifique qui pourrait faire consensus en dehors de ce cadre³. G. Bronner et É. Géhin suggèrent d'ailleurs au passage que certains des concepts de la sociologie de Bourdieu, comme celui d'*habitus*, ne sont pas du tout incompatibles avec l'approche de ces disciplines, en rappelant l'intérêt que cette notion a pu susciter chez le neurobiologiste Jean-Pierre Changeux, qui la voyait comme un pont entre les découvertes contemporaines sur la plasticité du cerveau et l'accent mis par les sociologues sur l'incorporation des dispositions à agir par l'expérience et la répétition⁴. Sur toutes ces questions, l'idée défendue par les auteurs qu'il existerait aujourd'hui en France, dans la recherche en sciences sociales, une peur un peu irraisonnée des sciences cognitives qu'il conviendrait de dissiper est de fait plutôt convaincante.

Une science déresponsabilisante ?

Le troisième danger auquel le titre du livre fait référence retient particulièrement l'attention dans les commentaires auxquels l'ouvrage donne lieu dans les médias et fait écho à certain procès récurrents dont la sociologie est l'objet. Celle-ci serait en substance porteuse de récits déterministes, dont la diffusion produirait des effets délétères sur les comportements, en dévitalisant « les notions de mérite, de responsabilité ou de moralité » (p. 211). On songe ici

³ On peut penser par exemple à la référence que font Jérôme Deauvieu, Jean-Pierre Terrail et Jacqueline Reichstadt aux travaux de Stanislas Dehaene dans leur enquête sur les méthodes d'apprentissage de la lecture. Voir J. Deauvieu, J. Reichstadt, et J.-P. Terrail, *Enseigner efficacement la lecture : Une enquête et ses implications*, Paris, Odile Jacob, 2015.

⁴ Voir J.-P. Changeux, « Les bases neurales de l'habitus », in G. Fussman (dir.) *Croyance, raison et déraison*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 143-158.

aux « enseignements destructeurs » de cette « science balbutiante » et « sans utilité clairement définie » qu'évoquait Georges Pompidou au sujet des leaders étudiants de Mai 68⁵...

G. Bronner et É. Géhin s'intéressent plus particulièrement à l'échec scolaire des élèves d'origine modeste, notamment des enfants d'origine immigrée, qui serait en partie imputable, selon eux, à la diffusion d'une vulgate sociologique incitant les plus démunis à une forme d'autocomplaisance fonctionnant comme prophétie auto-réalisatrice : exposés aux récits déterministes des causes sociales de l'échec scolaire, les élèves les plus démunis viendraient à y adhérer et renonceraient à déployer les efforts nécessaires pour surmonter les obstacles qui se dressent devant eux. L'hypothèse n'est pas nécessairement inintéressante. Elle vaudrait néanmoins d'être testée rigoureusement, ce que les auteurs ne font pas. Il faudrait à tout le moins pouvoir mesurer un tant soit peu le degré d'exposition d'enfants d'une dizaine d'années à cette vulgate sociologique « déresponsabilisante », en l'absence de quoi on se condamne à des conjectures qui ne se fondent que sur des impressions vagues au sujet de la prégnance, dans les médias de masse notamment, de discours fondés sur la sociologie déterministe, auxquels on pourrait opposer des impressions tout aussi vagues sur la prégnance de discours opposés. Présentée comme un résultat, l'affirmation des effets délétères du discours sociologique ne s'appuie ainsi dans le livre sur aucune base empirique. Le fait que l'exposition, dans l'environnement familial, à des attitudes positives à l'égard de l'école et du mérite puisse favoriser la réussite scolaire, comme le relèvent les auteurs, ne prouve en rien, *a contrario*, les effets néfastes de la diffusion du discours sociologique. Qu'un parent d'élève ne manifeste auprès de ses enfants aucune adhésion particulière aux vertus de la méritocratie scolaire n'implique pas *ipso facto* qu'il les abreuve de récits déterministes inspirés de Bourdieu et Passeron !

Voici donc un livre un peu déconcertant, qui vaut nettement mieux que son titre et certaines des facilités argumentatives auxquelles ses auteurs s'abandonnent parfois. On peut ainsi craindre que l'intérêt de certaines des thèses avancées dans le livre, sur les mérites du paradigme actionnaliste dans l'analyse des processus sociaux comme sur l'intérêt de la rencontre des sciences sociales et des sciences cognitives, en particulier, ne soit pollué par un esprit polémique qui déroge assez largement aux canons de la science auxquels ses auteurs se disent pourtant très attachés.

Publié dans lavedesidees.fr, le 13 novembre 2017.

⁵ Voir G. Pompidou, *Le nœud gordien*, Paris, Plon, 1974, p. 22.